

L'amour est à réinventer¹

Longtemps après Rimbaud...

"L'amour est à réinventer"

Encore plus longtemps après Sade...

"Tu ne connaîtras rien si tu n'as pas tout connu, si tu es assez timide pour t'arrêter avec la nature, elle t'échappera à jamais".

Longtemps après Raoul Vaneigem

"Ceux qui parlent de révolution et de lutte de classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre".

Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations NRF Gallimard.

Longtemps après Guy Debord

"Partout [...] c'est la même pseudo-libération des mœurs qui ne rencontre que la même dérobade du plaisir: sur la base de la même radicale ignorance puérile mais dissimulée, s'enracine et s'institutionnalise, par exemple, la perpétuelle interaction tragi-comique de la jobardise masculine et de la simulation féminine [...]"

Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti - La véritable scission dans l'Internationale Paris 1972 P61

"Ce qu'il nous faut hériter de l'art moderne, dans les conditions présentes, c'est un niveau plus profond de communication, et non une prétention à quelque jouissance sous-esthétique".

Guy Debord, La véritable scission dans l'Internationale Paris 1972 Editions Champ Libre P124

où en est l'état de l'art...

1 Notes destinées à constituer la charte d'un site web collaboratif dans les années 1998-1999

L'art

Art vient d'une racine indo-européenne **are-* ou **re-* signifiant "adapter", "ajuster".

En latin la forme **ar-* de cette racine indo-européenne donne **artus**, "membre", *articulus*, "articulation", mais aussi **ars**, **artis**, "manière" qui donne **iners**, **inertis**, "sans art", "malhabile".

En grec la même racine **ar-* donne **arthron**, "articulation", une forme voisine donne **arithmos**, "nombre", et une autre forme voisine encore **harmonia**, "juste rapport". La forme **re-* de cette racine se retrouve dans **ritus**, "mot religieux exprimant l'idée de correction dans l'exécution des cérémonies".

Durant le Moyen Age, **art** signifie simplement "métier, technique" et un **artiste** est "un étudiant de la faculté des arts" ou (un peu plus tard) simplement un "artisan".

On voit que l'étymologie de l'Art couvre un domaine considérablement plus vaste que l'acception actuelle du mot, qui ne date guère, d'ailleurs que du XVIII^{ème} siècle. Aussi, comme l'époque aime le réductionnisme, on se risquera ici - par méthode - à en prendre le contrepied, c'est à dire que l'on s'attachera à rendre au mot Art toute la fluidité de ses définitions anciennes.

L'art entier

Il faut se rendre à l'évidence, depuis la plus haute antiquité, la satisfaction de la quasi totalité des besoins humains - originels, naturels, immédiats ou non - passe par l'Art (l'artifice, l'industrie). Jusqu'à une époque récente, cette situation n'avait soulevé ni méfiance, ni étonnement. Il était entendu chez à peu près tous les peuples que les ajustements apportés par l'homme à ce que lui offrait la Nature n'avaient pour but que de multiplier les plaisirs. Ainsi les Dogons jugeaient-ils une femme plus belle d'être parée et faisaient montre de quelque mépris à l'encontre de la nudité naturelle.

Ainsi tout récemment encore, Sade décrivait-il avec quelque dédain les fades jouissances du roi Ferdinand qui, s'étonnant d'entendre une femme (Juliette) l'entretenir de politique avec quelque évidence de compétence s'exclame: "*Ma foi, je n'entends pas grand-chose à tout cela [...]. Je fouts, je mange des macaronis sans cuisinier, je bâtis des maisons sans architecte, je recueille des médailles sans antiquaire, je joue au billard comme un laquais, je fais faire l'exercice à mes cadets comme un sergent; mais je ne parle ni politique, ni religion, ni moeurs, ni gouvernement, parce que je ne connais rien à tout cela*".

Ce n'est certes pas que Sade éprouve le moindre mépris de la Nature. Au contraire lui voue-t'il un respect d'une qualité dont peu ont su jusqu'ici être capables: "*Étudions la nature ; suivons-la jusque dans ses bornes les plus éloignées de nous ; travaillons même à les reculer; mais ne lui en prescrivons jamais*". Et lui qui n'a guère souci de justifier des ses actes devant Dieu, ni devant les hommes, a toujours eu à coeur de s'assurer que la Nature n'en était pas offensée. Si le roi Ferdinand lui paraît ridicule, c'est tout simplement parce qu'il a la sottise de se contenter de plaisirs frustes et insipides quand il est en mesure - puisque roi - de goûter des plaisirs plus piquants, plus forts, parce que **civilisés**.

L'art en miettes

Ainsi donc, jusqu'au début du 19^{ème} siècle ne se trouvait-il presque personne pour douter de ce que la fonction de l'Art était de procurer aux hommes des jouissances plus riches et plus fortes. Et du reste, à considérer l'étonnant amoncellement de choses, de techniques, de traditions et de savoirs qui nous entoure, se fortifie l'encombrante évidence que les hommes n'ont guère jamais eu de goût pour les joies simples. Ne les voit-on pas partout, dans tous les âges, rivaliser de génie, s'épuiser en travaux, braver dangers et risques, et s'entretuer sans vergogne dans l'espoir de goûter des plaisirs neufs ou simplement plus vifs ?

Mais à l'époque du Romantisme, l'Art, de quête du plaisir et du savoir qu'il était – et il importe de se souvenir que le mot *savoir* partage son étymologie avec *saveur* – a commencé d'apparaître comme une activité ambiguë, sublime pour les uns, et plus ou moins malsaine pour la plupart des autres. A peu près simultanément une sorte de *malaise* a sourdement gagné la civilisation, venant ternir de l'ombre du doute tout ce qui en était reçu auparavant comme bon et agréable par construction même.

La responsabilité de cette transformation ne revient bien sûr aucunement au Romantisme dont tout l'esprit fut justement d'être réaction. Simplement, sous le signe de la marchandise, les hommes sont devenus furieusement "*matérialistes*". On entend généralement par là qu'un usage assez inconsidéré de la méthode Coué, les a lentement persuadés de la grandeur de l'argent, chose pourtant d'essence fort abstraite.

Mais il se trouve que le commerce repose sur cette condition que les parties en présence s'accordent sur l'évidence qu'il n'y a point tromperie sur la marchandise. Il est important de noter que combien cette évidence est constitutive de l'ordre marchand puisqu'elle circonscrit un domaine hors duquel il n'y a plus que violence et vol. Et tout bien considéré, il se pourrait bien que la *matière*, au sens le plus commun du terme, ne soit pas grand'chose d'autre au fond que cette évidence au fondement de l'échange. Car enfin, dans les descriptions les plus précises et les mieux fondées de la physique, la matière semble plutôt comme une interaction diaphane, étrange, du vide avec lui même, et n'a rien de cette opacité solide à quoi nous faisons si naïvement confiance.

Cependant, comme il n'existe rien qui soit plus évident que le "*matériel*" - et ceci par construction du "*matériel*" en somme - toute jouissance qui ne se trouvait point frappée au coin de *cette évidence* là s'est trouvée marquée au fer du doute. Il faut reconnaître que les terrains de jeu du plaisir s'en sont trouvés notablement réduits.

La sensibilité défaite

Il faut aussi se représenter que beaucoup a été entrepris pour émousser la sensibilité. C'était une chose fort nécessaire car l'excès de sensibilité produit des clients capricieux, désagréables même, et peu capables en outre de faire la distinction entre la malfaçon et le type de modifications qu'il faut bien apporter aux produits si l'on veut les réaliser à moindre coût.

Et puis, la quantité se trouvant être à la racine du numéraire, et comme il n'y a guère de commerce qui vaille que celui dont l'assiette repose sur le nombre, on vit bien l'intérêt qu'il y avait à vendre aussi à ceux qui, pourvus pourtant de sensibilité, ne l'avaient pas assez sonnante et trébuchante.

On a donc fait semblant de se trouver fort bien d'un rétrécissement notable du champ des certitudes sensibles. On prétextait que la faculté de souffrir s'en trouvait un peu réduite et l'on fut assez fort à quel point la faculté de jouir s'en trouvait atteinte.

Comme maints auteurs l'ont noté, les souffrances sont considérablement plus aisées à produire que les plaisirs. Quant à pourvoir aux souffrances, une maladresse y suffit, mais créer des plaisirs requiert du temps, de la chance, de la finesse, de l'adresse, bref *de l'art*. Cette situation tient essentiellement à ce que la Vie est fondée sur la capture et la mise en oeuvre d'improbabilités que leur accession à la reproductibilité peut rendre fréquentes au point qu'elles puissent s'articuler en mécanismes fiables, ce qui regrettamment ne suffit pas toujours à gommer tout à fait leur vertigineuse improbabilité originelle.

Et puis la sensibilité ne fait pas vendre. Plus les jouissances qu'elle nous ouvre sont nouvelles ou profondes, et plus elles ont tendance à se tenir au voisinage de l'indicible, pour ne s'en éloigner enfin que lorsqu'une systématisation technique a permis de les rendre fréquentes. Cela donne à la sensibilité des contours parfois un peu élitiste, ce qui n'est pas très compatible avec la production de masse.

Un fascinant mouvement de masochisme a donc conduit les hommes vers des plaisirs de plus en plus frustes, de plus en plus immédiats, c'est à dire aussi vers des actes de plus en plus vides de jouissance. Cela s'est produit au nom du réalisme... Mais le réalisme n'a guère jamais rien été d'autre que le prête-nom du réductionnisme. En témoigne l'ironie secourable de Nietzsche: "*le peintre réaliste dit peindre la réalité, mais de la réalité, il ne peint en fait que ce qu'il sait en peindre*". Or s'il est une chose qui ne s'accommode que fort mal du réductionnisme, c'est bien la jouissance... "*Tout homme veut être despote quand il bande*" dit Sade. "*Gentilshommes, si nous vivons, que ce soit pour marcher sur la tête des rois*" répond Shakespeare.

Une conséquence remarquable de cette logique c'est que livrés au mouvement chatoyant des objets – qui très logiquement ne s'est fait faute d'inclure ni les objets du désir ni les objets sexuels – les hommes devenus fous de matérialisme, sont aussi devenus fous-furieux de *frustration*. Et c'est là chose tissée de honte sourde et de silence, enfouie désormais dans l'indicible quoique prégnante, puisque sournoisement, l'affaiblissement progressif de leur sensibilité ôtait aux hommes le pouvoir d'identifier et de dire les jouissances dont ils se trouvaient éloignés. Certains excès des siècles précédents avaient conduit quelques uns à se parer d'une sensibilité aussi outrancière que feinte. En celui-ci la simulation du plaisir a depuis quelques temps déjà franchi les limites de l'inconscience

Voilà qui a renouvelé les conditions de l'exercice de la violence. Ce n'est pas que l'espèce ait jamais brillé par la douceur de ses moeurs. On peut assez justement dire que les hommes ont su faire preuve d'un talent certain quant à tout ce qui touchait à trouver des raisons au meurtre. Comme s'il avait jamais été nécessaire d'en donner... Bref, la liste des prétextes dont on a pu user pour rendre compte des diverses variantes d'homicides serait fort longue, attendu qu'elle contient par exemple des choses aussi futiles que les insultes ou même de simples phrases extraites au hasard des pages d'auteurs dont la qualité se gradue des meilleurs aux plus douteux. C'est tout l'honneur de Sade que d'avoir exploré avec quelque honnêteté un domaine que chacun s'obstinait à ne pas vouloir voir, avec cette sorte d'assurance dans l'hypocrisie qui est si caractéristique la *panique*.

Enfin jusqu'il y a peu, chacun se sentait confusément tenu d'expliquer ce qui l'avait conduit à occire son prochain - ou plus délicieusement peut-être – sa prochaine. Et en règle générale, bon an mal an, on y parvenait sans trop de peine. Ce qu'il y a peut-être d'assez nouveau en la matière, c'est la notable proportion de gens qui ne se trouvent plus en mesure de donner de motif à leur crime. "*Je ne sais pas ce qui m'a pris...*". A ce trait on reconnaît aisément qu'ils sont tout à fait sains d'esprit et même à bien le considérer, d'assez bonne volonté. Et comme il n'y a pas – même en matière de folie – d'effet sans cause, il faut croire que le silence involontaire de ces gens dit *quelque chose*, et que la racine de cette vindicte dont ils sont les premiers étonnés est assez diffuse pour qu'il soit devenu épineux de la localiser seul.

A la vérité cela semble surgir d'une misère si sourde que tuer le premier venu puisse un instant paraître représenter l'espoir d'un soulagement. A cela il est juste d'adjoindre les circonstances bien plus nombreuses où le premier venu se trouve être incidemment – mais immédiateté oblige – la même personne que l'assassin. A trop vouloir tuer la sensibilité, on en vient à perdre un peu en précision dans la conscience de ce que l'on tue.

Car ce mouvement a privé les hommes des plaisirs de leur vie, les a rendus honnetux de tenter d'affiner, c'est à dire de grandir et de multiplier leurs jouissances, a rendu nul tout désir qu'un marchand ne pouvait prétendre satisfaire, bref a chassé les hommes de leur temps pour ce motif futile que le temps fuit, et donc, ne saurait figurer épinglé en aucun étal.

Etreinte et distance

"*Il n'y a pas de rapport sexuel*" notait avec réalisme Lacan, qui se plaisait à *faire le Jacques*. Ce qui est dire que pour voir le sexe, on n'est pas de si peu assuré de voir le rapport. Les géographies sont trompeuses et la proximité n'est point gage de l'anéantissement des distances.

L'insatisfaction matérielle

La vérité est que l'idée de satisfaction matérielle est une *foutaise* et qu'il n'y a jamais eu rien de satisfaisant qui ne soit du rêve. Toutes ces choses que l'on construit ne sont que masques dont s'affuble l'esprit, ponctuation matérielle dont se soutiennent les rêves, *signes* qui, s'ils opèrent en effet dans le réel, opèrent avant tout *humainement comme inhumainement dans l'imaginaire*.

Liberté

Mais à quoi bon dresser l'inventaire du menu et du gros fretin de la misère. Ne savons-nous pas tous sourdement où nous en sommes. Pleurs, soupirs et lamentations ne sont pas le moyen d'en sortir. Et puis, voudrait-on sincèrement s'en tenir à dire la conscience du mal, qu'au premier pas on serait bien contraint de reconnaître que l'on ne sait jamais l'étendue d'un malheur que pour s'en être évadé, qu'on on ne peut guère distinguer précisément un mal qu'à la lumière d'un *mieux* dont on a découvert le chemin et qui en dessine les contours.

Aussi dédaigneux du problème entend-on plutôt ici être un foyer de solutions. Nous ne nous proposons donc rien de moins qu'un renouvellement de la sensibilité amoureuse. Nous voudrions, oui, repassionner le débat, déminer et déverminer le terrain une fois pour toutes. Bref passer outre,

passer à la vraie vie, ouvrir nos amours sur l'inconnu, nourrir nos amours d'inconnu. Nous sommes l'araignée de la toile, l'Ariane filant le moyen de passer de l'ennui à l'inouï.

C'est dire qu'il est question ici de catalyse, de reconnaître, de découvrir des catalyseurs de l'amour, les catalyseurs de l'homme donc, espèce chimique s'il en est. Et nous savons qu'il n'en est pas dont l'efficace soit plus immédiate ni plus radicale que la *liberté*. Car ce ne sont pas les entraves posées sur l'un mais l'élargissement vertigineux de la liberté donnée ainsi à l'autre qui est source de l'effet érotique du "*bondage*".

De même est-il clair que l'exaltation du moi n'est pas la source du plaisir dans le sadisme, attendu qu'il faut que le moi se perde pour que le plaisir se trouve. On peut bien laisser les rêves de grandeurs du moi aux mutilés de l'exclusivité – l'eunuque et sa propriété – car il est assuré qu'il n'y a pas un atome de plaisir à y perdre. Il n'y a jamais eu de liberté à être soi, il n'y en a qu'à être tout. Tout cela, nous le tenons de source assez certaine, puisque de Sade, qui s'indignait que l'on puisse demander à un homme "*de garder toute sa tête quand il perd son foutre*".

On peut aussi trouver confirmation du rôle catalyseur de la liberté sur le désir dans l'état de trouble amoureux parfois presque immédiat où peut nous jeter le voyage. Et encore est-il aisé de noter que presque toutes les fêtes et parmi elles notamment les révolutions provoquent à l'érotisme.

Il faut aussi noter que c'est l'*oisiveté* qui est la mère de tous les vices, l'*oisiveté*, et non l'ennui. La différence est d'importance, car on peut être occupé de façon fort ennuyeuse sans que le désir vienne à s'y insinuer. Mais l'*oisiveté*, c'est tout autre chose que l'ennui, c'est bien plutôt le sentiment soudain de la béance des possibles. Ainsi l'ennui n'est-il pas cause que les doigts de cette jeune femme viennent effleurer son sexe, mais la solitude simplement, la belle solitude qui nous rend à toutes les libertés et c'est ce miroir de toutes les libertés qui la renvoie au désir. (Note: ça marche exactement pareil pour les garçons, mais les peintres s'y sont beaucoup moins attardés...)

Enfin avons-nous reconnu que ce n'est point le temps qui fait tort aux amours mais plutôt son absence, le vide de ce nouveau par quoi le temps se meut, ce rétrécissement du champ des possibles que seuls les imbéciles s'obstinent à nommer habitude, eux qui n'ont point su prendre celle de la liberté.

Ceux qui en pincent pour la beauté des fers objecteront sans doute d'abord à ces remarques que la liberté n'est que moyen, que le désir avait toujours été là et que l'effet de la liberté n'est seulement que de lui donner les moyens de s'exprimer. Mais cette conclusion rassurante ne correspond ni à ce que nous décrit Sade, ni même à l'expérience commune, puisqu'il suffit ordinairement d'offrir aux amants, humides encore de satiété, la perspective de libertés nouvelles pour voir le phénix du désir renaître de ses cendres.

Et aussi, n'est-il pas vrai que la gradation dans l'ouverture progressive des possibles soit l'un des principaux ressorts de la littérature érotique (et ce n'est pas à la curiosité intellectuelle du lecteur, mais fort effectivement à ses sens que l'artifice s'adresse.). Qu'on y regarde d'un peu plus près, et l'on verra que c'est aussi le rôle des préliminaires amoureux. Un de nos amis qui taxait ces douceurs là d'hypocrisie et ne jurait que par l'expéditif, avait pour coutûme d'aborder les femmes dans la rue et de leur demander de dévêtir séance tenante la partie de leur corps qu'il fallait. Et il faut reconnaître que tout alla le mieux du monde pour ses convictions tant qu'il n'en trouva pas une assez

brave ou assez retorse pour lui donner du répondeur, mais il faut aussi dire comme il se trouva fort dépourvu... quand la bise fut venue.

Donc, si l'on veut bien affiner un peu l'analyse, on pressent que ce n'est pas tant à la liberté que nous sommes sensibles, qu'à son accroissement, ou plutôt à son accélération. Et si l'on veut bien nous pardonner un instant un détour biologique, on sent aussi que la Nature pourrait bien être assez fûtée pour nous avoir doté de ce genre de sensibilité. Car enfin, c'est pas tant lorsqu'ils sont déjà là, mais bien lorsque les possibles s'ouvrent à foison qu'il convient à la Vie – conquérant avide de terres nouvelles – d'accélérer le pas.

Replacé dans ce troublant contexte, le fait - certes avéré - que la rupture de tous les freins mène assez sûrement au désir, n'est ni à dénier, ni à dédaigner, mais simplement, loin d'être le moins du monde ce fondement que certains ont voulu y voir, ce n'est plus qu'un cas particulier dont l'efficacité ne tient qu'au fait que la différentielle des possibles y est très forte.

On voit ensuite assez vite que la même cause est active dans le masochisme, dans le miroir duquel c'est la passivité qui ouvre sur la perspective d'être tout. Tout y compris une chose. Et c'est bien ce que le masochisme a de central que cette ouverture absolue aux possibles. Et c'est aussi en quoi il est souvent considéré comme d'une jouissance plus profonde et grande. Qu'a-t-on à faire du petit plaisir d'être humain quand on peut s'offrir celui d'être tout le reste. L'univers entier, même s'il faut. On a souvent dit que le jeu du masochiste n'était pas si profond parce qu'il s'efforce de conserver le contrôle de la situation en sous main. Mais ce n'est que l'indice de la persévérance de son instinct de survie, en aucun cas un mode de l'expression de son désir.

Au total, on voit bien pourquoi l'imagination doit être un ingrédient essentiel de l'érotisme. C'est qu'alors l'effet des libertés effectivement possibles s'accroît de celles virtuelles qui nous sont présentées par l'imagination.

Acuité

Si l'alchimie du désir doit donc beaucoup aux vertiges de la liberté, doit-on dire pour autant que l'alchimie du plaisir s'y résume ? Il s'en faut. Le désir peut s'envoler sur le vague des promesses, mais il convient au plaisir qu'elles soient **exactement** tenues, c'est à dire tenues *au delà de toute espérance*.

Aussi bien sommes nous avertis que l'imagination n'est pas un don mais un objet de conquête et que la liberté n'est point l'abstraction que l'on revendique, pas plus qu'elle n'est cette autre qui se prene, mais plus radicalement - plus humblement aussi - *cette chair étrange des possibles que l'on construit*.

Dès lors, il est clair que l'amour ne saurait être quitte de la débacle de la sensibilité évoquée plus haut. On sait assez quel malheur ce peut être de ne pas trouver ses mots. Non seulement le vol ordinairement si souple de la pensée se fige, mais les actes même. On se figure communément que le mal est bénin et l'on passe outre. Et il est vrai que pour autant que la route ait été frayée auparavant, les mots qui manquaient à l'appel, à la fin vous reviennent. Mais lorsque la chose survient à la bifurcation qui fait une idée neuve, alors ce réflexe où la pensée tombe en arrêt, est d'une prudence à laquelle un peu de sagesse commanderait de se soumettre. Car manquer à l'exactitude de l'instant c'est très littéralement courir le risque de perdre son temps.

Que l'esprit d'un geste de lassitude ou de paresse ne sache se tirer du pas que par la pirouette d'une approximation et voici l'ornière. Désormais, le flux incoercible de la pensée empruntera pour longtemps une route où se tait – pour quelques mois ou quelques années, pour quelques siècles ou pour toujours – tout l'univers de possibles qui pointait là. Car le germe de toute nouveauté tient précisément à cette distance qui sépare la redite d'un passé indécis de *l'exact*.

Au surplus, l'artifice n'a pas le pouvoir d'ôter complètement l'esprit de la paralysie où l'avait d'abord jeté la stupeur du neuf. En retrouvant ainsi l'aisance, maintenant factice, de cheminements anciens, l'esprit porte la trace de sa défaite, et sans le savoir, boitera désormais de ce faux pas. Car le mal, de clair qu'il était d'abord, devient assez vite sournois à mesure que les cendres douces de cet oubli de soi, de cette absence d'esprit qu'est l'approximation, viennent enfouir la conscience du malaise.

On conçoit que le désir, qui n'est que de la fulgurance des libertés, s'ennuie de ce genre de mi-dit où la pensée s'aveugle, puisqu'il n'est pas en mesure d'identifier les libertés nouvelles. Mais quant à ce qui touche au plaisir, la situation est pire encore, puisque privé de tout référentiel, il se trouve incapable de sentir le dépassement de ce que le désir promettait.

Sade, comme on sait a entrepris de trouver les mots du désir dans "*Les cent-vingt journées de Sodome*". Il l'a fait à sa manière, sur la base de sa propre sensibilité et de ses propres présupposés, et malgré toute sa bonne volonté, il est sage de reconnaître que son catalogue est fort incomplet. Cela nous est d'autant plus facile que Fourier dans "*Le nouveau monde amoureux*" a dressé un autre inventaire d'où se dessine un paysage qui ne recoupe presque jamais celui de Sade. Il existe d'autres inventaires de cet ordre, qui ont d'ailleurs le mérite de l'antériorité, outre celui d'être d'origine féminine, et ce sont les diverses variantes des *Cartes du Tendre*.

Malgré tout le bien que l'on peut penser de telles explorations, on en voit aussi assez aisément les limites. Et ce qui leur fait défaut, c'est la *dynamique*. Fourier comme Sade ont beau nous présenter de fort savantes gradations, de manière à nous rendre sensible l'accélération des possibles, on sent bien que quelques efforts qu'on fasse, il ne s'agira jamais que variations syntaxiques sur la base d'un vocabulaire fini. C'est vrai de ces improbables assemblages des corps chez Sade, comme des montages physiques et passionnels que l'on trouve chez Fourier.

Etat de l'art

Le jeu avec Internet est la seule activité humaine qui ne soit à ce jour encore pas totalement soumise à l'empire des diverses formes de police. Cette situation est assez rare dans l'histoire humaine récente. Nous entendons mettre tous les soins qu'il faudra à ne pas en démeriter.

Et comme il est très concrètement établi que tout ce qui ne se trouvera pas rassemblé dans ces pages trouvera facilement à s'exprimer ailleurs, c'est d'un coeur léger que nous refuserons tout ce qui ne nous semblera pas en accord avec notre projet, et d'un coeur égal que nous pillerons tout ce que nous jugerons de nature à le soutenir.

On ne recevra donc ici que de l'art et de la pensée, et des meilleurs, attendu que rien ne saurait être trop merveilleux pour nos amours, que rien ne saurait être trop beau pour nos plaisirs.

Mais nous ne prenons pas l'art pour l'art, ni la pensée pour l'ombre. et ne les révérerons pas en tant que tel mais en tant qu'ils peuvent exercer sur nous un pouvoir de catalyse. Nous ne retiendrons que ce qui nous paraîtra être l'annonce d'une plus grande lucidité. Nous n'aurons d'intérêt que pour ce qui nous paraîtra de la nature d'un excitant, que ce qui saura nous plonger réellement dans un certain état de trouble, ou d'émoi. Nous voudrions livrer cet espace à des textes et des images susceptibles de nous plonger dans un certain état de stupeur.

C'est dire que nous serons de la dernière exigence quant à la qualité, à l'effectivité érotique et à la puissance de bouleversement sensible et émotionnel de ce que nous lierons ici. Nous avons entre les cuisses et dans la tête tous les instruments d'évaluation requis pour en juger.

C'est aussi dire que nous en avons le droit et le devoir, puisque nous proposons le meilleur emploi qui se puisse faire en somme de l'art et des idées, puisqu'il est hors de doute que les plus belles spéculations marchandes ou intellectuelles ne pèsent à peu près rien face à la verticalité d'un instant d'amour fou ou face à l'or en vague de nos plus beaux orgasmes.

Au delà d'un certain seuil - qui est atteint - la misère se révèle puiser sa source dans le manque absolu, qualitatif et non plus dans un manque relatif, quantitatif. Quoiqu'il soit fort aisé de s'en assurer aujourd'hui dans la plupart des domaines, l'évidence en est plus claire encore dans le domaine amoureux où les amants savent bien que c'est la qualité commande à la quantité et non l'inverse.

Enfin puisqu'il s'agit enfin de laisser s'élaborer ici quelques nouveaux indicibles, il nous paraît de bonne méthode de donner la priorité à ce qui n'est pas de la parole ou bien à ce qui n'a guère eu la parole. Ainsi aimerions-nous que la plus large place soit faite aux aspects plastiques.

Et aussi, puisque les hasards de l'histoire ont réduit le versant féminin au silence, nous aimerions qu'il eût ici la part belle. Et même, s'il s'avérait que les dames en viennent à faire référence à ces plaisirs vaguement monstrueux des mères, de ceux dont les messieurs enfin ne puissent guère profiter que par procuration, pourquoi donc ne pas accueillir l'art correspondant.

Il faut ajouter qu'il n'y aura pas ici de part. Par exemple, il n'y aura point de part ni pour le mystère, ni pour la pudeur. Que celles et ceux qui en pincent pour les prisons de cette fausse monnaie soient avertis qu'il devront faire leurs *cachotteries* ailleurs. Nous ne voulons devoir nos turgescences qu'au merveilleux. La vérité n'est pas érotique d'être nue, elle est érotique d'être la vérité.

Bref nous entendons faire place à quelque courage, et que cesse "*la paresse qui est entre le matin et l'amour*". Quant aux fâcheux, aux mouches, ils ont le plaisir si éphémère que cette longue introduction saura les tenir à distance. Qu'ils soient assurés que nous saurions faire pire. Quant aux simulatrices et simulateurs, nous ne prendrons pas la peine de les envoyer au diable, puisqu'ils y sont. Et quant aux autres, nous sommes assurés qu'ils trouveront leur bonheur, puisqu'ils le cherchent.

Notes techniques

- Tout à l'oeil et au plaisir
Tout usage commercial du contenu de ces pages, qu'il soit direct ou indirect, est interdit, sauf autorisation écrite des auteurs.
- Veuillez noter que...
toutes restrictions relatives à la propriété intellectuelle doivent nous être signalées explicitement, ainsi que les moyens que nous sommes supposés mettre en oeuvre pour qu'elles soient de quelque effet.
- C'est nous qui choisissons
- Les travaux peuvent nous être proposés...
 - *directement par spécification d'un lien HTML au moyen d'un courrier électronique*
 - *au moyen d'attachements à un courrier électronique*
 - *par fax (sur demande)*
 - *par courrier normal (sur demande)*
- Les formats recommandés sont
 - Texte
 - *Papier (courrier ordinaire ou fax)*
 - *Fichiers ASCII/HTML (sur disquettes PC par courrier ordinaire ou directement par email)*
 - Graphique
 - *Papier (Photos - Dessin)*
une des dimensions doit être inférieure à 10,5 cm (contrainte du scanner)
 - *Fichiers GIF et JPEG*
 - *Son et autres (sur demande)*
 - *Mais bien entendu, toute autre possibilité peut-être étudiée.*

Quelques remarques, au cas où...

- *Tout matériel publié sur la World Wide Web est essentiellement constitué d'éléments binaires, c'est à dire en dernière analyse, de nombres entiers naturels, et de rien d'autre. Il en résulte que toute interprétation de ces nombres entiers naturels s'effectue sous l'entière responsabilité de celui qui s'y livre.*
- **Il n'existe pas de nombres sales ou indécents.** *Mais en revanche, les personnes qui ont l'esprit sale sont invitées à aller flâner ailleurs, et ceci sans aucune restriction que ce soit quant à leur sexe, leur race, à leur **religion**, leur culture, ou leurs opinions politiques. De tous les chemins qui puissent jamais prétendre mener à quoi que ce soit d'un peu sérieux, les pires sont de très loin ceux qui tendent à le réduire aux dimensions d'une croyance humaine.*
- *Enfin, **le virtuel est le virtuel**, et le rêve est un rêve. Le passage du virtuel au réel est un acte. Les actes sont de la responsabilité de leur auteurs. Il ne saurait en aller de même des virtualités ni des rêves sans qu'il ne soit gravement porté atteinte à l'équilibre et à l'honneur de l'esprit humain.²*
- *Ou bien, l'on peut dire les choses d'autre façon encore... Il n'y a là que **signe**³. L'univers entier peut faire signe, et chacun y lit loiblement tout ce qu'il veut. La responsabilité n'est jamais que d'en prendre acte.*

2 L'arrêt n'est pas dans cet écrire qui porte la sentence, il ne naît que de l'acte par quoi obéit le bourreau, qui n'est pas autre que celui qu'il exécute. L'esprit distrait croira que c'est la vérité de La Palisse. Mais qu'il s'effarce mieux et il n'aura point tart. L'esprit libre, lui, verra la force de la farce. Que la Vierge eût pu prêter des sens à Gabriel, eût assombri le front de Dieu

3 Le siècle est en train de surpasser en ridicule ce Moyen Age, qui vit dit-on des chèvres paraître aux tribunaux. On voit parfois qu'il faille concéder aux chèvres quelque autonomie. Mais au signe...